



HAL
open science

“ La mer que cachait la forêt ”

Hélène Artaud

► **To cite this version:**

| Hélène Artaud. “ La mer que cachait la forêt ”. Hommage à Philippe Descola, 2019. hal-03195005

HAL Id: hal-03195005

<https://hal.science/hal-03195005>

Submitted on 26 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA MER QUE CACHAIT LA FORÊT
ANTHROPOLOGIE D'UNE NATURE DISCRÈTE
DANS L'ŒUVRE DE PHILIPPE DESCOLA

par

Hélène ARTAUD

*docteur en anthropologie sociale de l'École des hautes études en sciences sociales
maître de conférences au Muséum national d'histoire naturelle de Paris,
UMR 208 MNHN Patrimoines locaux, environnement et globalisation*

Les pélicans attendaient sur la rive que les femmes aient lesté leurs caisses pour se repaître des restes : nageoires, têtes ou écailles partiellement ensablées. La pêche avait été bonne, et les essaims de mouches, dont la rumeur ne cessait dans le banc d'Arguin qu'à la tombée du jour, s'étaient massivement déportés sur la côte, laissant le désert à son assourdissante torpeur. Peut-être eût-il semblé curieux, à un observateur non avisé, que la lecture d'une ethnographie des sociétés achuar d'Amazonie ait stimulé un départ vers l'Atlantique saharien ? Que l'humide moiteur des jardins sylvestres, dans l'imagination desquels avait germé ma vocation anthropologique, ait pu se convertir en cette miroitante aridité ? Philippe lui-même, faisant à la veille de mon départ cette recommandation – que j'imagine d'usage parmi les amazonistes – de m'équiper d'un cahier résistant à l'humidité, semblait n'avoir pu dissimuler sa surprise de diriger une recherche sur un terrain si peu familier. Avait-il seulement pris la mesure de l'outillage que son œuvre délivrait pour aborder des

mondes, résolument distincts de ceux qui l'avaient inspiré ? Avait-il lui-même anticipé les déclinaisons maritimes dont sa nature domestique pouvait faire l'objet ? Avait-il pleinement consenti à ce que des mondes dont il avait de façon si essentielle discuté et renouvelé la parenté, fondent leurs affinités sur d'autres principes que celui des aires culturelles ? La densité de questionnements et la diversité de pistes qu'a stimulées, pour nombre des étudiants dont j'ai fait partie, l'œuvre de Philippe sont telles qu'il ne pourrait être question d'en rendre ici un aperçu exhaustif. Je me contenterai d'en relever les plus stimulantes pour cette anthropologie d'une nature, jusqu'à ces dernières années, discrète : la mer.

Lorsqu'on interroge un anthropologue sur les raisons qui l'ont amené à choisir un terrain, des événements d'une absolue contingence prennent bien souvent le pas sur l'idée d'une délibération et d'un choix raisonnés. Dans certains cas, une œuvre, seule, en est l'origine. Celle de Philippe est apparue incontournable dès mon entrée à l'EHESS. D'abord en raison de ma proximité avec un groupe d'étudiants sud-américains qui en déclamaient des paragraphes entiers, se corrigeant mutuellement lorsque la citation admettait quelques erreurs, avec la tendre fraternité qu'elle avait su faire naître entre eux. Incontournable ensuite au regard d'un parcours de sept années en philosophie qui me portait assez spontanément vers ces territoires intermédiaires, opérant la jointure entre philosophie et anthropologie, et susceptibles de me conforter dans l'espoir qu'un saut de l'un à l'autre était possible. Outre le fait qu'ils y réussirent effectivement, les textes de Philippe m'avaient permis de trouver, dans le large spectre des paysages humains et littéraires entre lesquels se tissaient d'audacieuses parentés, une assise et un attachement si substantiels qu'il n'est pas exagéré de dire que j'aurais, à l'issue de leur lecture, accepté de m'établir à peu près partout où Philippe m'aurait incitée à le faire.

Si ce lieu où ma recherche devait prendre naissance m'était donc relativement indifférent, je ne pouvais en revanche l'envisager sans rivages et, plus précisément, sans concevoir que ces rivages ne fussent maritimes. La condition d'un terrain en bordure de mer constituait un pari risqué pour formuler ma « demande » de direction à Philippe, et mes camarades n'avaient pas feint de m'en dissuader : trouvant dans les mondes fluviaux amazoniens des problématiques analogues à celles que j'évoquais pour avancer la nécessité d'une approche descolienne sur la mer. J'étais prête à céder au moment où me parvint la réponse positive de Philippe.

Cet itinéraire étrange, qui devait me conduire l'année suivante bien

loin des contrées de prédilection de mon directeur, ne l'aurait sans doute pas été si la mer était apparue dans l'œuvre de Philippe un espace anthropologique notoire, comme pouvaient l'être à ses yeux la forêt des Achuar ou celle de l'Inde brahmanique, la brousse des Samo ou le désert des Aranda : tous ceux qu'égrène, page après page, *Par-delà nature et culture*. Si Claude Lévi-Strauss consignait dans ses *Tristes tropiques* les sentiments ambivalents qu'il lui inspirait¹, Philippe, traversant quelques années plus tard ce même Atlantique, n'avait pas, quant à lui, jugé opportun d'y associer les siens. Ce n'est pour tout dire qu'à l'issue de mon terrain, en considérant dans sa profondeur et ses contrastes cette mer devenue familière du banc d'Arguin, que me sont simultanément apparues l'extraordinaire excentricité et l'implacable nécessité de ce parcours intellectuel. Car si la mer, plus encore cette mer africaine et islamique, ne semblait devoir constituer un prolongement des plus évidents à l'exubérance végétale d'une Amazonie animiste ; si elle représentait sans nul doute le point aveugle de la démarche comparative, extensive et totalisante, que Philippe avait entreprise, elle demeurait un espace privilégié sur lequel décliner la richesse des éléments, tant analytiques que méthodologiques, que proposait son œuvre.

L'anthropologie a largement été continentale, et la conversion à la mer, retentissante ces dernières années, que certains ont d'ailleurs qualifiée de « tournant océanique² » (*oceanic turn*), ne saurait en donner de témoignage plus éloquent. L'œuvre de Philippe, quoique résolument inscrite dans cet héritage continental, s'en distingue toutefois par les possibilités d'emprise sur la mer qu'elle autorise sur la base d'une double entrée analytique. D'une part, grâce à l'attention ethnographique portée au milieu fluvial auquel s'ajuste essentiellement la vie amazonienne et qui déploie, par les qualités qu'il partage avec l'ensemble des espaces aquatiques, des outils de réflexion possibles. D'autre part, par la portée de catégories anthropologiques qui permettent d'absorber une « nature » laissée jusqu'alors en marge de la pensée anthropologique.

L'attention portée par Philippe à l'ensemble des écosystèmes habités par les sociétés achuar : aux biotopes riverains et interfluviaux à proximité desquels certaines de celles-ci se sont établies, l'a amené à décliner les stratégies qui caractérisent en propre l'emprise des sociétés humaines sur le milieu aquatique. Il n'est que d'évoquer le détail des manipulations techniques qui y sont opérées (Descola, 1986, p. 96), ou la part « idéelle » absorbée par cet espace peuplé de créatures familières ou hostiles avec

lesquelles interagissent les collectifs humains, pour que soit aperçue la densité anthropologique d'un univers, que Philippe juge suffisamment spécifique pour ne pas être considéré comme un « prolongement de la forêt » et mériter qu'un « chapitre autonome lui soit consacré » (*ibid.*, p. 274). Ce sont bien en effet les voies à une compréhension de la mer que cette ethnographie fluviale ouvre de biais : tant par l'exploration des qualités de fluidité, d'instabilité, de verticalité et d'horizontalité communes à l'ensemble des espaces aquatiques qu'elle propose, que par la singularité des interactions sociales qui y sont associées. Si Philippe anticipe donc à certains égards l'appel des tenants du « tournant océanique » qui enjoignent de définir des concepts appropriés à la description de mondes aquatiques, mouvants et instables pour l'analyse desquels l'anthropologie semble encore pauvrement outillée, il évite également l'écueil vers lequel une méthodologie de ce type conduit inexorablement. Car ces mondes aquatiques, qui ouvrent sans doute une perspective phénoménologique commune, ne semblent toutefois pas pouvoir constituer une catégorie empirique homogène. Tout comme la rivière des Achuar, la mer – et à l'intérieur de celle-ci, chacune d'elles – définit un espace de compréhension autonome, stimule des façons de penser singulières, étroitement associées aux spécificités écologiques qui sont les siennes. Dans le cas des écosystèmes marins : la faune, la flore, l'amplitude et la variation des marées créent un paysage chaque fois différent et des attaches domestiques chaque fois nouvelles, irréductibles les unes aux autres. C'est donc en tant qu'« univers à part », dont l'analyse et la compréhension ne sauraient s'épuiser dans celles structurant le continent, ni davantage dans celles élaborées pour l'étude du milieu fluvial, que la mer doit être appréhendée. Or, c'est là l'une des forces de l'œuvre de Philippe d'associer à cette ethnographie exigeante des mondes aquatiques un outillage anthropologique qui permet de gagner, tout en restituant le grain et les différences, des natures profondément socialisées. Cette « nature domestique », soit l'ensemble des « techniques matérielles et intellectuelles » qui caractérisent l'« utilisation de la nature » (*ibid.*, p. 15), compte sans doute en effet parmi les notions les plus heuristiques pour comprendre la mer.

Cette « part de créativité » (*ibid.*, p. 15) qu'une culture peut exercer sur la mer est pourtant assez spontanément soumise à discussion. La concevoir en effet, comme d'autres milieux, sujette à des modalités multiples d'appropriation a constitué un impensé si profond que l'anthropologie n'a pas même songé à en interroger l'origine. Philippe, à

qui j'avais confié dans les premiers temps de mon terrain cette possibilité, ne dissimulait pas lui-même une souriante incrédulité à l'idée que sa nature domestique puisse être étendue à la mer. Cette immensité apparemment exempte de « trace » n'était pourtant guère différente de la forêt « vierge de toute intervention de l'homme, mais profondément socialisée par la pensée » qu'il décrivait en ouverture de son ethnographie (*ibid.*, p. 49). Les transformations dont Philippe avait relevé les formes les plus discrètes, l'incitant ainsi à penser la nature – y compris les espaces en apparence les plus « sauvages » – comme une composition résolument anthropisée, ne manquaient pas d'apparaître avec une évidence comparable dès lors que l'on portait sur la mer un regard enclin à les reconnaître.

Pour les communautés imrâgen de Mauritanie, sur lesquelles a porté ma thèse, l'idée d'associer cette « part de créativité » au milieu maritime semblait de prime abord constituer un questionnement marginal. L'ensemble maure auquel ces communautés appartiennent a longtemps été essentiellement pastoral, et les nombreux auteurs à s'être penchés sur l'exception amrig (plur. imrâgen) l'avaient spontanément résorbée en faisant de la mer un prolongement du continent, et de la pêche une déclinaison de l'élevage. Un examen rigoureux des spécificités écologiques qui composent le banc d'Arguin était pourtant en mesure de démentir ce présupposé pour mettre en évidence une forme de domestication de la mer, ou plus exactement, la pluralité des formes que ce milieu singulier avait inspirées. Car, si les pêcheurs seuls pouvaient « entrer dans la mer » (*dhel le-bhar*), c'est-à-dire y avoir un contact direct et sensible, les guerriers (*hassan*) et marabouts (*zwaya*), dont les communautés de pêcheurs ont longtemps constitué la base servile, y exerçaient également une emprise bien tangible, définie sur la base des compétences respectivement assorties à leurs « ordres » et étroitement corrélées aux singularités maritimes du banc. Pour les guerriers, la relation à la mer se faisait autant par le contrôle des embarcations que par le biais de ponctions fiscales opérées sur les pêches (Artaud, 2018) qui confinaient leur pouvoir à la surface maritime. Pour les marabouts, la relation à l'espace maritime se caractérisait par les sollicitations rituelles de certaines tortues ou dauphins de la zone, qui jouaient dans la pêche à pied hivernale un rôle essentiel en facilitant le rabattage vers la côte de bancs de mulets jaunes (*Mugil cephalus*) autrement inaccessibles aux pêcheurs démunis d'embarcations. C'est sur le monde infra-maritime que s'appliquaient leurs compétences. La troisième de ces modalités d'interaction avec le

milieu maritime, celle des pêcheurs, se caractérisait par l'ichtyo- et l'éco-esthésie, soit une façon de se lier aux non-humains et plus globalement au milieu, de s'ajuster à leurs singularités par l'entremise des sens et de dispositions spécifiques du corps. Chacune de ces typologies mettait en évidence des postures et des savoirs (fonciers, exégétiques ou sensibles) distincts, dont la complémentarité et le dynamisme avaient rendu la thèse d'une mer domestique indubitable.

Si cette ethnographie ne présentait pas dans le paysage anthropologique, tout particulièrement anglophone, une thèse isolée, elle n'en paraissait pas moins à l'époque constituer une rêveuse fantaisie. L'idée que la mer puisse, au même titre que d'autres espaces naturels, exprimer de façon pérenne l'ensemble des empreintes anthropiques, semble n'avoir fait que tout récemment, avec la pensée de l'Anthropocène, l'objet d'une reconnaissance et d'une inquiétude partagées. Philippe n'y fait guère exception en introduisant de régulières allusions à la mer dans sa conférence inaugurale « Humain, trop humain ». C'est toutefois en appliquant à ce questionnement nouveau la dynamique qui travaille l'ensemble de son œuvre, qu'il continue d'arrimer de la façon la plus féconde la mer à son anthropologie de la nature. La proposition fondamentale de Philippe de faire que « la tâche de l'anthropologie [soit] de comprendre pourquoi et comment tant de gens rangent dans l'humanité bien des êtres que nous appelons naturels, mais aussi *pourquoi* il nous a semblé à nous nécessaire d'exclure ces entités de notre destinée commune » (Descola, 2002, p. 14) trouve à l'heure de l'Anthropocène une déclinaison maritime plus évidente. Le fait d'avoir conjointement consacré à la marge et au « vide » (Corbin, 1990) un espace qu'ont si densément socialisé d'autres sociétés humaines, et d'avoir exclu de notre monde naturaliste une mer qui, à la faveur d'un ruban de Moëbius (Latour, 2015), par un « effet boomerang », se rappelle brutalement à nous, doit en effet nous inciter, faute d'engager l'examen radical qu'impliquerait pour l'anthropologie la question de savoir « *pourquoi* nous nous en sommes détournés », tout au moins à observer avec exigence les façons dont d'autres collectifs ont composé avec cet horizon maritime.

Ce geste, qui consiste à discuter les fondements du naturalisme à la lumière d'autres ontologies ; à accuser la rupture avec le naturalisme, en déléguant à d'autres modes d'existence les ressorts juridiques susceptibles de faire face à la crise, semble dans le cas de la mer aussi nécessaire que

plus ardu sans doute à opérer. Car si le naturalisme a occasionné les bouleversements réels que connaissent tous les écosystèmes marins du globe, il a également réduit la possibilité intellectuelle d'enrayer cette inexorable altération, en jetant un soupçon sur l'existence d'autres formes de maîtrises associables à la mer. L'idéal naturaliste d'une « nature hypostasiée vis-à-vis de laquelle les humains » pourraient se mettre « en surplomb » et qu'ils pourraient dominer par la « technique » (Descola, 2018, p. 25), paraît en effet avoir informé de façon si radicale la pensée de la mer en Occident, qu'il a relégué à la marge les formes non instrumentales de domestication de ce milieu. La rupture avec le naturalisme implique donc en premier lieu de faire affleurer ces « ontologies marines³ » demeurées jusqu'alors invisibles parce que résolument discrètes, immatérielles et sensibles⁴. Toute la question est désormais de savoir comment ces ontologies récemment émergées, dont les principes dérogent si profondément à ceux retenus par l'Occident pour penser la mer, pourraient structurer une réponse écologique et politique cohérente. C'est cette réflexion que j'ai déclinée dans ma monographie (Artaud, 2018) et poursuivie sur le front comparatiste qu'a ouvert Philippe, dans un volume qu'Alexandre Surrallés et moi-même avons coordonné sous l'intitulé *The Sea Within. Marine Tenure and Cosmopolitics Debates*.

L'hommage précédait donc l'Hommage. Et, si par l'un de ces après-midi paisibles que lui autorisera peut-être un retrait relatif des obligations collégiales, aux heures où le Jardin des Plantes offre un havre de tranquillité propice à la méditation, Philippe prête attention aux rumeurs qui s'échappent de l'amphithéâtre et en franchit le seuil, il pourra voir combien cette audacieuse anthropologie de la nature, que j'ai depuis quelques années le privilège d'y enseigner, continue d'éblouir et d'inspirer les étudiants de ses étudiants.

BIBLIOGRAPHIE

- ARTAUD, Hélène, 2018, *Poétique des flots : une anthropologie sensible de la mer dans le Banc d'Arguin (Mauritanie)*, Paris, Pétra (« Univers sensoriels et sciences sociales »), 354 p.
- ARTAUD, Hélène et Alexandre SURRALLÉS (sous la dir. de), 2018, *The Sea Within. Marine Tenure and Cosmopolitical Debates*, Copenhague, IWGIA, 228 p.

- CORBIN, Alain, 1990, *Territoires du vide. L'Occident et le désir du rivage (1750-1840)*, Paris, Flammarion, 407 p.
- DELOUGHREY, Elisabeth, 2017, « Submarine Futures of the Anthropocene », *Comparative Literature*, 69 (1), p. 32-44.
- DESCOLA, Philippe, 1986, *La Nature domestique. Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*, Paris, Fondation Singer-Polignac et Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 450 p.
- , 2002, « L'anthropologie de la nature », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2002/1, p. 9-25.
- , 2018, « Humain, trop humain ? », p. 19-35 in Rémi Beau et Catherine Larrère (sous la dir. de) : *Penser l'Anthropocène*, Presses de Sciences Po (PFNS), 554 p.
- KÜTTING, Gabriela et Ronnie LIPSCHUTZ, 2012, *Environmental Governance. Power and Knowledge in a Local-Global World*, Londres, Routledge, 226 p.
- LATOUR, Bruno, 2015, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le Nouveau Régime Climatique*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond/La Découverte, 398 p.
- LÉVI-STRAUSS, Claude, 1955, *Tristes tropiques*, Paris, Plon (« Terre Humaine »), 490 p.
- STEINBERG, Philip et Kimberley PETERS, 2015, « Wet Ontologies, Fluid Spaces. Giving Depth to Volume through Oceanic Thinking », *Environment and Planning D: Society and Space*, 33 (2), p. 247-264.

NOTES

1. C. Lévi-Strauss (1955, p. 375) : « Depuis l'enfance, la mer m'inspire des sentiments mélangés. Le littoral et cette frange périodiquement cédée par le reflux qui le prolonge, disputant à l'homme son empire, m'attirent par le défi qu'ils lancent à nos entreprises, l'univers imprévu qu'ils recèlent, la promesse qu'ils font d'observations et de trouvailles flatteuses pour l'imagination a diversité habituelle à la terre, il me semble seulement que la mer la détruit ; offrant à l'oeil de vastes espaces et des coloris supplémentaires ; mais au prix d'une monotonie qui accable, et d'une platitude où nulle vallée cachée ne tient en réserve les surprises dont mon imagination se nourrit ».

1. P. Steinberg et K. Peters (2015, p. 247) : « *In a world conceptualised as open, immanent, and ever-becoming, scholars have turned away from notions of fixity towards fluidity and flow, and, in so doing, have developed networked, "flat" ontologies. Recent attempts have gone further, challenging the horizontalism inherent in such approaches by opening up a vertical world of volume. [...] We argue that the ocean is an ideal spatial foundation for addressing these challenges since it is indisputably voluminous, stubbornly material, and unmistakably*

undergoing continual re-formation, and that a “wet ontology” can reinvigorate, redirect, and reshape debates that are all too often restricted by terrestrial limits ».

3. On rencontre dans la littérature ces dernières années les expressions « sea ontologies », « wet ontologies » (P. Steinberg et K. Peters, 2015) ou « ocean ontologies » (G. Kütting et R. Lipschutz, 2012).

4. Le fait que l'Anthropocène révèle, alors même qu'il les menace plus directement, des « ontologies ma-rines » jusqu'alors impensées, est régulièrement mentionné : « *New oceanic imaginary emerging in the wake of the knowledge of anthropogenic climate change and sea-level rise. [...] The Anthropocene has catalyzed a new oceanic imaginary in which, due to the visibility of sea level rise, the largest space on earth is suddenly not so external and alien to human experience* » (E. Deloughrey, 2017, p. 32).